

Mon homme de Suzanne Aubry, Elizabeth Bourget et Maryse Pelletier au Théâtre d'Aujourd'hui

André Dionne

Numéro 28, hiver 1982–1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39680ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

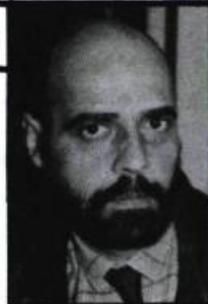
Dionne, A. (1982). Compte rendu de [Mon homme de Suzanne Aubry, Elizabeth Bourget et Maryse Pelletier au Théâtre d'Aujourd'hui]. *Lettres québécoises*, (28), 54–56.

madame la marquise » à la manière des sketches de Jovette Bernier que de ce qu'on attend d'une pièce de théâtre. Et la fin qui se veut positive par rapport aux Perspectives-Jeunesse et autres projets du genre est nettement dépassée en ces temps de crise et de récession. Mais qu'est-ce qui empêche que sur scène les étudiants d'aujourd'hui se moquent un peu de ceux d'hier ? Hier vaut encore la peine qu'on en parle. Surtout sur ce ton d'humour qui est encore la plus belle des distances et nous donne le meilleur de Garneau. □

1. Paul Claudel, *Théâtre II*, Paris, Gallimard, 1959. « Pléiade ».
2. Cf. Paul-Marcel Gauthier, in *Les Veillées du bon vieux temps*, vol. 4, disque London, LP 48011 (Dominion).
3. Bertrand B. Leblanc, *Tit-Cul Lavoie*, Montréal, Leméac, 1982, 88 p. « Théâtre/Leméac », no 98.

À propos de monologues, rappelons qu'on en trouve dans les publications de certains de nos professeurs de diction d'autrefois, notamment :

- *Morceaux à dire choisis par Idola Saint-Jean*, Montréal, Granger, 1927. L'édition fait place parmi les Français à des Québécois comme Louis Fréchette, Charles Gill, Émile Nelligan, Jacques Normand (pseud. de Joseph Dumais), l'abbé Casgrain, Gonzalve Desaulniers.
- Du May d'Amour (pseud. de Joseph Dumais), *Ma boutique, comptoir aux coupons; Rimettes, chansons et monologues*, Québec, La Fierté française, c. 1932. Un texte signé du pseudonyme Jacques Normand (p. 60).
- 4. Réjean Ducharme, *HA ha !...*, Ville Saint-Laurent, Éd. Lacombe/ Paris, Gallimard, 1982, 108 p.
- 5. Michel Garneau, *Petitpetant et le monde suivi de Le Groupe*, Montréal, VLB Éd., 1982, 143 p. N.B. L'édition ne respecte pas toujours le vers tel qu'on le trouve dans la partition utilisée par les comédiens en 1981, notamment la scène 5.



Mon homme

de Suzanne Aubry,
Elizabeth Bourget et Maryse Pelletier

au Théâtre d'Aujourd'hui

Cette comédie à sketches commandée à trois auteures nous permet de constater les limites et les avantages de ces « commandes » qui sont de plus en plus populaires au Québec. Pour peu que les scribes aient du talent — ce n'est pas ce qui manque — et un peu d'imagination, le texte sera intéressant et le public lui fera bon accueil. — Surtout en cette période d'inventaire et de « remake ». *Mon homme*, à l'affiche du Théâtre d'Aujourd'hui, répond à tous les critères d'un bon spectacle, mais l'ensemble relève plus du portrait des relations amoureuses que des sentiments profondément vécus. D'ailleurs dans chaque sketch, il y a cette nostalgie du « cela aurait pu être différent si » qui nous permet de glisser sur tous les événements sans vraiment en être marqués.

L'ensemble de ces hommes que ces trois femmes nous présentent, tiennent plus des stéréotypes que la société a produits que des mâles-macho qui s'imposent sans concession. Si le même gars peut emprunter différents « looks » et rencontrer la même femme, c'est aussi que celle-ci recherche aussi les modes et les « comme les autres » que lui impose le système. (En fait, je me demande si

Mon homme n'aurait pas pu s'appeler *Mes femmes*.) Car les trois images féminines, la professeure de français amatrice de bars pour oublier sa condition, la naïve tombeuse d'hommes mariés et à marier, la jeune romantique d'allure émancipée et agressive, ne sont que des clichés de la femelle publicisée par les médias. En somme d'un côté ou de l'autre, on finit par penser que tout le monde est beau et gentil quand il s'agit de relations amoureuses et que personne n'a le monopole du ridicule et de l'idiotie.

L'intérêt d'un tel panorama vient davantage de la performance des comédiens : Nicole Leblanc toujours sensible dans ces victimes naïves. Louise Laparé continuellement perdue dans sa propre recherche. Lucie Routhier persévérante dans ses lucides erreurs. Quant aux deux hommes, une telle variété de personnages leur permet de déployer toute leur versatilité. Jean-Denis Leduc et surtout Jacques L'Heureux nous surprennent par leurs compositions très soignées. Mais sans l'expérience et l'à-propos d'un Gilbert Lepage à la mise en scène, le spectacle n'aurait jamais atteint cette qualité qui nous séduit.



Jacques L'Heureux et Louise Laparé dans *Mon Homme* au théâtre d'aujourd'hui



René-Richard Cyr, Annie Gascon, Adèle Reinhardt et Charles Vinson dans *Tournez la page au quat'sous*

Tournez la plage

une production du Théâtre Petit à Petit
au Quat'Sous

Dans la veine hyperréaliste qui traverse le milieu culturel québécois, *Tournez la plage* fait figure d'exagération parce que le sujet traité comporte déjà suffisamment de situations-limites où chaque geste et chaque parole éveillent tout un univers d'insolite quotidienneté. Dans un minable logement de l'est de Montréal où le drame de la majorité peut facilement devenir une tragédie de l'absurde, la famille Racicot tente de vivre le rêve de la québécoise -façon-d'exister. Comme ils ne peuvent pas se payer des vacances à Old Orchard où ailleurs sur ces plages de la dispersion, ils tournent la page de leur aliénante misère pour réaliser un rêve « juste comme tout le monde ». Entre les quatre murs de leur condition sociale, les personnages de la pièce nous révèlent leurs espoirs

qui oscillent toujours entre la folie libératrice et la marginalité involontaire de leur situation.

Roberte, qui est veuve, habite avec son fils, Sylvio, voleur par obéissance et par nécessité. — (Quand le Bien-être social n'arrive plus, et qu'il oblige à la débrouillardise...) La mère, habitée de toutes sortes de frustrations qu'elle crie sans retenue, contraste avec son fils qui, faute de mieux, se réfugie dans son imaginaire trompe la faim et la réalité. Quant à Bertrand, l'amant insipide de Roberte, il a l'idée de transformer le logement en plage (agrémenté de sable, de chaises, d'huile Mazola et des gadgets de circonstance), mais son rôle de mâle-fourreur semble lui enlever toutes ses autres capacités de penser et d'agir. Pour compléter le portrait de famille, il reste Emma, la

grand-mère de Sylvio. Elle est folle, mais ces moments d'intense rêverie qu'elle communique à son petit-fils, deviennent les seuls instants forts de la pièce et échappent à la dérision.

Qu'après avoir vécu surréellement sur la plage enchantée « Emma Beach », Sylvio décide de quitter sa famille pour tenter le possible de la réalité, il y a peut-être là une ouverture, mais l'absence d'action de la pièce ne nous permet pas d'espérer beaucoup. La caricature des personnages, la crudité de leur langage autant que la mise en scène un peu grossière et trop brouillonne de Geneviève Notebaert n'arrivent pas à nous émouvoir. Si les comédiens nous offraient une meilleure performance, peut-être que... (ou si tout se répondait en hiatus).

Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans

de Normand Chaurette
au Café Nelligan

C'est à la fois le procès d'un individu, d'un auteur, d'un homosexuel et d'un amant de la beauté que Normand Chaurette nous recrée dans sa pièce. Charles Charles, dix-neuf ans, a monté un spectacle avec ses deux amis Winslow et Alvan. Cette « immolation de la beauté » deviendra pour ce jeune dramaturge l'amorce et la fin de son œuvre. Aujourd'hui, Charles Charles a trente-huit ans, il est interné dans un asile de Chicago et il se remémore le procès où il a simulé la folie pour échapper à la mort. Ses deux amis ont été condamnés pour avoir poignardé de dix-neuf coups de couteau un bébé que lui-même avait substitué à la ouate et au sang de cochon. Mais pourquoi ce geste ?

Dédoublant Charles Charles en

deux personnages : trente-huit et dix-neuf ans, N. Chaurette juxtapose habilement le mystère et la tromperie d'un destin tragique qui n'a pas eu la force de se réaliser jusqu'au bout, mais qui a préféré la voie d'évitement du refuge, et s'est éternisé dans son obsession. Recréant juillet 1919, un soir de pleine lune, sur scène et dans la mémoire de son héros, l'auteur exécute à la fois l'imaginaire et sa représentation qui ne parviennent par à se réaliser. — (Ils avaient tous les trois dix-neuf ans. Charles était l'amant de Winslow. Puis il a surpris Winslow et Alvan étendus dans le même lit juste avant la représentation (sans qu'ils s'en aperçoivent). Au procès, ils n'avaient pas d'alibi et ils n'ont pas avoué.) Voilà *Provincetown Playhouse*, pièce

en création et en reprise dans son contenu et sa poursuite.

En fait, ce qui manque à cette pièce éclatée sur la scène du Nelligan, c'est une mise en scène plus onirique. L'ensemble a plutôt l'air d'une lecture bien dirigée. Les juxtapositions de temps n'arrivent pas à nous faire basculer dans les fantasmes des personnages. Le texte reste trop cérébral. Nous ne pouvons croire à la folle passion qui a dû animer les personnages, et finalement les perdre sur la corde raide de l'excessif. La mise en scène de Michel Forgues est responsable de la faiblesse du spectacle, mais il y a aussi les comédiens qui malgré des efforts (évidents pour certains) ne réussissent pas à s'imposer et à nous persuader qu'ils ont été victimes d'une incroyable beauté.